

Une semaine, un livre

N°410, 30 mai 2021

Boualem Sansal

2084 La fin du monde

Gallimard 2015, folio 2017, 330 pages

Un jeune homme retourne dans son village après un long séjour dans un sanatorium isolé dans la montagne. Il tente de se réinsérer dans la vie quotidienne mais le poids de l'ordre religieux et totalitaire est trop lourd. Avec un ami, il décide de partir pour comprendre comment fonctionne le monde.

Ce récit se déroule dans un futur lointain, dans un monde dont la fondation remonte à 2084, date des grandes guerres qui ont vu l'essor d'un pays unique, gouverné par une organisation religieuse fanatique faisant régner la terreur. Les deux amis traverseront bien des dangers pour enfin soulever le voile de la vérité.

Avec *2084*, Boualem Sansal plonge dans la politique-fiction. Il décrit un monde dystopique, inspiré du célèbre *1984* de Georges Orwell (1949). On y trouve la surveillance permanente par le « *Big Eye* », la hiérarchie complexe avec la Juste Fraternité, Le Grand Commandeur, la Cité de Dieu, des Seigneuries et des Chambellans... On y trouve également l'influence des grands romans de science-fiction comme *Dune* (Frank Herbert, 1965), *Le meilleur des mondes* (Aldous Huxley, 1932), mais aussi les livres plus récents d'Alain Damasio comme *La Zone du Dehors* de 1999 (*une semaine un livre* n°158). Mais à la différence de ceux de ses prédécesseurs, le monde de Boualem Sansal est clairement inspiré de l'Islam et du régime algérien. Derrière sa trame romanesque se trouve, à peine cachée, une critique acerbe de la religion et de la mainmise de l'état sur la vie quotidienne. Au-delà du cauchemar de ces sociétés futures, il s'en prend à la religion de façon claire, à se demander comment il n'a pas été inquiété par les autorités algériennes. On y trouve en épigraphe : « *La religion fait peut-être aimer Dieu mais rien n'est plus fort qu'elle pour faire détester l'humanité et haïr l'homme.* », ou encore dans l'épilogue « *Nous assistons ces derniers temps à un phénomène nouveau qui ne manque pas d'être inquiétant : des personnes venues d'on ne sait où se répandent dans le pays pour appeler à plus d'orthodoxie dans la pratique de notre sainte religion.* »

2084 est une lecture forte, parfois un peu trop théorique sur le fonctionnement de ce totalitarisme religieux fictif, mais bien dans la lignée de l'œuvre du grand écrivain algérien (*une semaine un livre* n°129, 141, 164 et 277).

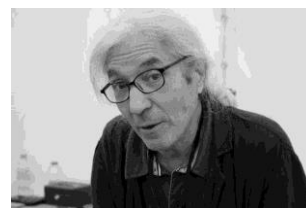
.

Boualem Sansal est né en 1949 dans un petit village de l'Ouarsenis, au Nord-Ouest de l'Algérie. Il est ingénieur de l'École nationale polytechnique d'Alger et possède un doctorat d'économie. Il a été enseignant, chef d'entreprise et haut fonctionnaire, mais en 2003 il est limogé à cause de ses positions politiques. Il commence à écrire en 1997. Il a écrit neuf romans, huit nouvelles, seize essais et autres textes.

Boualem Sansal

2084

La fin du monde



Une semaine, un livre

Extraits :

Nas devait trouver réponse. Un soir, dans la discussion autour du feu, il se laissa aller à dire que parmi les clercs du ministère il se murmurait qu'un certain Dia, grand Honorable de la Juste Fraternité et chef du puissant département des Enquêtes sur les miracles, avait jeté son dévolu sur ce village, il le voulait pour servir sa légende personnelle et posséder en bien propre un pèlerinage de première importance. Nas s'employait à sa tâche avec passion et une crainte grandissait car il voyait bien qu'il se trouvait dans le périmètre d'enjeux considérables et de rivalités d'une infinie complexité entre clans de la Juste Fraternité. Un jour, oubliant toute prudence, il révéla à Ati que les fouilles avaient mis au jour des pièces susceptibles de révolutionner les fondements symboliques même de l'Abistan.

C'est son regard qui attira celui d'Ati, c'était le regard d'un homme qui, comme lui, avait fait la perturbante découverte que la religion peut se bâtir sur le contraire de la vérité et devenir de ce fait la gardienne acharnée du mensonge originel.

.

Livre 4

Dans lequel Ati découvre qu'une conspiration peut en cacher une autre et que la vérité comme le mensonge n'existent que pour autant que nous y croyions. Il découvre aussi que le savoir des uns ne compense pas l'ignorance des autres, et que l'humanité se règle toujours sur le plus ignorant d'entre les siens. Sous le règne de Gkabul, le Grand Œuvre est achevé : l'ignorance domine le monde, elle est arrivée au stade où elle sait tout, peut tout, veut tout.